La survie multidimensionnelle des pauvres

par Mauricio Aranda

Alors que l'arrivée au pouvoir de Javier Milei en Argentine s'est traduite par une forte précarisation de la population, une étude montre comment la solidarité permet à ces groupes de subsister face aux persécutions de l'État.

À propos de : Javier Auyero, Sofía Servián, *Squatter Life. Persistence at the Urban Margins of Buenos Aires*, Durham, Duke University Press, 2025, 208 pages. (ISBN: 9781478031505).

Depuis l'arrivée au pouvoir de Javier Milei à la fin de l'année 2023, l'Argentine connaît des bouleversements socio-économiques conséquents (licenciements et réductions des salaires dans la fonction publique, privatisations d'organismes publics, etc.). Plusieurs indicateurs montrent que ses mesures ultralibérales se sont traduites par une précarisation de la population[1]. S'il est encore trop tôt pour disposer d'analyses qualitatives des effets de ces politiques sur la vie des Argentins, on peut penser que celles-ci marqueront fortement l'existence des plus démunis.

Une enquête menée quelques années auparavant permet de saisir les vicissitudes qui marquaient déjà la vie des habitants des quartiers défavorisés, soit des « marges urbaines », à la fois territoriales et symboliques, du Grand Buenos Aires. Conduite par Javier Auyero – professeur de sociologie à l'Université du Texas à

[1] Eduardo Chávez Molina *et al*, « *Recomposición Laboral Regresiva. En busca del millón de pesos* », Université de Buenos Aires, décembre 2025.

Austin, connu notamment pour ses travaux sur le rapport à la politique et à l'État des classes populaires – et Sofía Servián – à l'époque étudiante en anthropologie à l'Université de Buenos Aires –, cette recherche se donne pour objectif de comprendre de quelle manière diverses modalités de domination, celles de l'État, des intermédiaires politiques, des voisins ou des membres de la famille, interagissent avec les stratégies de subsistance et donnent lieu à ce que le duo appelle des pratiques de persistance dans la vie quotidienne.

Genèse d'une collaboration intellectuelle

L'origine du livre[2] se trouve dans la démarche effectuée par la mère de Servián, travaillant comme femme de ménage chez le frère et la belle-sœur d'Auyero à Buenos Aires, pour que sa fille échange avec le sociologue. Si au départ il s'agit surtout d'une rencontre pour qu'un professeur donne des conseils à une étudiante, leurs discussions font progressivement émerger une « collaboration intellectuelle » (p. 162). Des enjeux académiques et politiques les poussent tous deux à étudier les conditions de survie des pauvres. Or, pour Servián, « la subsistance [constitue aussi] une préoccupation qui l'accompagne depuis toujours » (préface, p. x). Celle-ci détient une connaissance de première main du vécu des habitants des quartiers populaires du Grand Buenos Aires, car elle en est issue et y réside encore au moment de l'enquête. L'ouvrage est ainsi parsemé non seulement d'extraits d'observations et d'entretiens conduits par elle, mais également de notes réflexives qui reviennent sur ses souvenirs personnels donnant à comprendre aussi bien les difficultés de sa famille à « joindre les deux bouts » que les arrangements conçus pour y faire face[3].

[2] Pour la version originale en espagnol : Javier Auyero, Sofía Servián, *Cómo hacen los pobres para sobrevivir*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2023.

[3] Accompagnée depuis les États-Unis par Auyero et effectuée par Servián, l'enquête de terrain s'est déroulée entre mars 2019 et décembre 2021, principalement dans le quartier La Matera. Elle a permis de rassembler 48 entretiens approfondis, 105 entretiens courts et de réaliser une observation participante de six mois dans une cantine sociale. L'apparition du Covid-19 et l'instauration du confinement durant la recherche n'ont pas empêché celle-ci de se poursuive par le biais d'échanges téléphoniques avec les enquêtés.

L'importance du collectif : du squat de terrains aux cantines sociales

L'un des aspects transversaux que l'ouvrage met en lumière est l'importance des mobilisations dans les possibilités d'amélioration, aussi bien à l'échelle individuelle que collective, de la vie sociale dans les quartiers étudiés. Cette question est, tout d'abord, traitée au travers de l'histoire de La Matera. Ce quartier abrite des personnes non seulement pauvres monétairement – dans le Grand Buenos Aires, leur part est considérable et en augmentation (40% en 2010, 51% en 2019, 56% durant la pandémie) (p. 25) – mais aussi privés d'accès à des services de base (90% des foyers ne sont pas reliés à un réseau d'assainissement [p. 34]). Depuis la naissance du quartier à la fin des années 1990, les résidents sont confrontés aux intempéries et en particulier aux inondations. Bien que la vie à La Matera soit toujours loin d'être simple, elle a connu des améliorations aux yeux de ses résidents (construction d'une école, d'un dispensaire, etc.) à la suite de leur propre action collective. Comme dans beaucoup de pays latino-américains, ce quartier est issu d'une occupation de terrains rendue possible par le soutien de divers mouvements (catholiques, péronistes, « *piqueteros* ») à des populations venant d'autres quartiers plus anciens ou sans logement. Ces groupes politiques qu'ont désormais rejoints plusieurs voisins leur ont permis d'établir un rapport de forces avec les pouvoirs publics afin d'obtenir des aides pour leur quartier, mais aussi d'organiser la résistance face aux tentatives initiales d'expulsion par la police.

L'action collective se joue également dans les cantines sociales (« *comedores* », traduit par « *soup kitchen* »). Du lundi au jeudi, entre 6 et 18 femmes préparent dans la cantine de Virginia des repas pour 170 familles – l'affluence a fortement augmenté pendant la pandémie. Les denrées proviennent de la municipalité, de dons de particuliers voire sont achetées par ces femmes avec leurs propres ressources. Pour ce travail, souvent cumulé avec un ou deux emplois principaux dans le secteur informel, ces résidentes reçoivent de la part de l'État non pas un salaire, mais une compensation pour leur engagement, représentant « moins d'un cinquième de ce qui est nécessaire pour couvrir les besoins de base » (p. 122-123). Dans les cantines, elles organisent également des ateliers d'apprentissage de la lecture pour les enfants, préparent des visites culturelles en dehors du quartier ou encore gèrent une crèche. Le travail de ces « éducatrices populaires » – comme elles s'autodésignent – révèle d'une « éthique populaire », « soit un effort visant à faire collectivement ce qu'elles estiment être juste, dans un contexte qui, au quotidien, va à l'encontre de cela » (p. 125). Selon les auteurs,

cette éthique doit être comprise comme un « affect façonné (en partie) par un processus d'adaptation à des conditions sociales, politiques et économiques sur lesquelles elles n'ont qu'un faible contrôle » (p. 139).

Relations de domination verticale et horizontale

Un autre résultat transversal mis en évidence est que les habitants des quartiers marginaux se trouvent au carrefour de rapports de domination, tant verticaux (État) qu'horizontaux (voisins, famille). Cependant, ces relations sont ambivalentes, à la fois source de protection et d'abus. Dans ces quartiers, le rapport à l'État s'exprime par le biais d'intermédiaires politiques (« *punteros* », traduit par « *brokers* »). Ces derniers arrivent à obtenir, par leurs liens avec les figures politiques locales qui parfois les ont employés, des biens ou des accès facilités à des prestations sociales qu'ils peuvent par la suite délivrer à leurs voisins. La contrepartie pour les élus locaux consiste à pouvoir faire participer la population à des actions en leur faveur. Contre une approche politologique du « clientélisme », Auyero et Servián – qui prolongent les analyses de *Poor People's Politics* (2001) d'Auyero – entendent dépasser le cadre électoral de cette relation par ailleurs irréductible à une opposition entre intermédiaires et clients. Au contraire, ils montrent comment ces relations gagnent à être réinscrites dans la vie quotidienne, en intégrant à l'analyse les cercles de proches des intermédiaires, qui sont aussi bien leurs « assistants » que leurs « clients », et dont le comportement n'est pas guidé par le choix rationnel.

Pour explorer ces relations, Auyero et Servián traitent du cas de Pocho, un homme qui joue un rôle considéré comme une sorte d'« État social minimaliste » (p. 60), dans le sens où il permet l'accès à certaines prestations, mais bien souvent à un niveau résiduel. Néanmoins, ces intermédiaires tirent profit de la situation dans laquelle ils se trouvent, voire ont un « comportement prédateur » (p. 68) en demandant, par exemple, un pourcentage des allocations auxquelles ils donnent accès ou encore des faveurs sexuelles aux femmes qu'ils ont aidées.

La police incarne aussi l'État au quotidien pour les résidents de La Matera. Comme cela s'est produit aux États-Unis, mais à une moindre échelle, le taux d'emprisonnement a augmenté dans le Grand Buenos Aires : depuis 2002, on est passé de 154 à 209 prisonniers pour 100 000 habitants (p.105). Or, les personnes emprisonnées ne sont pas les grands trafiquants (« *narcos* »), mais les petits *dealers* qui

habitent et travaillent dans les « marges urbaines ». Ceux-ci sont particulièrement maltraités par les autres prisonniers lorsqu'ils sont incarcérés, car tenus pour des destructeurs de la vie des jeunes. Selon plusieurs voisins, la police a toutefois conclu des arrangements avec les *dealers* afin de les laisser travailler dans le quartier. Dans cette situation où le monopole de la violence n'est plus assuré par l'État, les règlements de compte entre bandes de jeunes, mais aussi les vols à la sauvette se produisent dans les rues. Auyero et Servián analysent, d'un côté, la manière par laquelle « les voisins organisent leurs routines quotidiennes pour éviter, dans la mesure du possible, de se déplacer tard le soir lorsque leurs potentiels agresseurs (« *los pibes* ») sont dehors » (p. 85). D'un autre côté, le duo explore, au travers des trajectoires familiales de personnes qui sont « à la fois des victimes et des agresseurs » (p. 90), comment la violence physique fabrique une forme de chaîne longitudinale qui connecte différentes générations.

Apports d'une ethnographie réflexive sudaméricaine

Enrichi par la granularité des descriptions, *Squatter Life* constitue un ouvrage attrayant pour qui s'intéresse à la pauvreté et à l'ethnographie en Argentine et au-delà. D'une part, il nous semble que son approche multidimensionnelle de la pauvreté et de la survie des pauvres peut dialoguer, non seulement avec les travaux américains et latino-américains cités dans le livre, mais aussi avec les recherches menées en France. En l'occurrence, nous pensons aux travaux rassemblés dans un rapport qui avait exposé la « démultiplication de la pauvreté » pendant la crise sanitaire[4]. Nous y retrouvons des études qui montrent, par exemple, les mobilisations de solidarité entre voisins en Seine-Saint-Denis ou encore le cumul des dimensions qui façonnent la pauvreté (faibles ressources économiques, rapport aux institutions dégradé, mal-être émotionnel, etc.).

D'autre part, ce livre nous permet d'appréhender en pointillé les enjeux d'une collaboration de recherche qui fait écho à des situations très courantes, mais souvent peu explicitées. Parvenus à un certain âge et exerçant des responsabilités de plus en plus grandes, les enseignants-chercheurs rencontrent souvent des difficultés à effectuer eux-mêmes leurs travaux ethnographiques. Il est à noter que pour *Patients of*

[4] Nicolas Duvoux, Michèle Lelièvre (dir.), *La pauvreté démultipliée. Dimensions, processus et réponses*, Rapport au premier ministre, CNLE, mai 2021.

the State (2012), Auyero avait recouru à l'embauche d'enquêteurs. Néanmoins, le type de collaboration mise en œuvre entre Auyero et Servián est non seulement annoncé, mais a aussi interrogé de manière réflexive. Si au départ leur relation était marquée par une dimension pédagogique, celle-ci est devenue « plus horizontale » (p. 11) au fur et à mesure de l'enquête et du partage d'analyses des situations rencontrées sur le terrain.

Nous pouvons néanmoins regretter que le livre ne se soit pas intéressé davantage à une modalité de domination verticale qui apparaît pourtant au détour des matériaux collectés : l'emploi informel qui est à l'origine d'interactions entre les résidents des quartiers et les employeurs issus d'autres classes sociales. Il s'agit là peut-être de l'effet d'une focalisation sur le quotidien dans les « marges urbaines », aux dépens des autres espaces où circulent leurs habitants. Cette dernière remarque n'enlève pourtant rien à la qualité de l'ouvrage. Il regorge d'analyses heuristiques sur des personnes dont les auteurs signalent qu'elles ne sont ni des victimes ni des héros, mais des « *bricoleurs* » (p. 195) qui gardent souvent de l'espoir dans un contexte structurel qui leur est défavorable.

Publié dans laviedesidees.fr, le 25 novembre 2026.